

INTRODUCTION

Contestations, contre-cultures, dissidences, hérésies, désobéissances, insurrections, séditions, pirateries... l'histoire est jalonnée de mouvements d'opposition au système dominant. Avec plus ou moins de radicalité, souvent à contre-courant de leurs contemporains, des individus se sont positionnés en rupture avec le monde, le temps et la société qui les ont vus naître. Innombrables, connues ou anonymes, ces voix protestataires se sont continuellement fait entendre, avec plus ou moins de succès et d'audience. Usant d'une liberté de parole et de ton dont elles ne jouissaient pas toujours de droit, elles se sont opposées aux règles, se sont confrontées aux ordres établis, aux lois et aux traditions imposées par la norme des aînés ou des puissants. Elles ont fait face aux opinions admises, au poids de la logique majoritaire et du « bon sens ». Ces voix discordantes ont porté et affirmé leurs différences avec conviction et détermination, souvent avec raison, parfois avec folie et violence, affrontant bien souvent les coups répressifs d'autorités aux poings sévères. Leurs désaccords se sont manifestés dans tous les domaines : politique, idéologique, socio-économique, culturel et même religieux, partout où ces voix ont souhaité le changement, faire (re)connaître une divergence contre le dogme d'une vérité ou faire accepter un autre point de vue sur la réalité. Des hommes et des femmes ont vu et voient encore dans le choix de la différence, un espoir d'émancipation, de justice et d'égalité. Avec eux, le non-conformisme prend une dimension tout autre. La protestation devient l'expression d'un idéal, elle adopte les lignes d'un contre-modèle, rejetant la société dans son ensemble et proposant un choix nouveau. Certains chemins de la rébellion mènent à l'utopie, à la recherche de ce « bon lieu », de cet État imaginaire de perfection garantissant le bonheur de chacun. La mue de la contestation en espoir utopique apporte à la révolte une énergie démesurée et confère à ses défenseurs une redoutable détermination. Parmi ces idéalistes, certains ne souhaitent pas se contenter d'une attitude

critique ou d'écrits fictifs. Ils refusent de définir l'utopie comme un « non-lieu » ou comme une forme de théorisation d'un contre-modèle de société fantasmée. Ils veulent ancrer leurs rêves dans le réel sans se borner à l'opposition ou à la réforme...

Les idéalistes radicaux rejettent l'idée de se cantonner à l'attente d'un hypothétique « grand soir » révolutionnaire, ou pire, en la croyance d'un Paradis supposé que laissent miroiter les religions, et veulent donner corps à leur utopie. La posture expectative ne suffit plus, ils veulent agir. Deux choix s'offrent à eux lorsque protestation et opposition se sont durcies et radicalisées jusqu'à l'incompatibilité et la rupture avec la société: celui de l'affrontement violent par l'insurrection et la révolution, ou celui de la séparation et de la sécession. Le refus de l'action agressive et destructrice, au même titre que la parole stérile, conduit inévitablement au second choix. La poignée d'idéalistes qui s'engage dans cette voie ne souhaite pas imposer son idéal, tout comme elle ne tolère pas que lui soient imposées les règles en vigueur. Ces hommes et ces femmes aspirent à une concrétisation de leurs rêves au présent et s'engagent activement pour répondre à cette ambition en entrant volontairement en dissidence. En cherchant à bâtir une contre-société, en se désolidarisant du processus révolutionnaire traditionnel, ils larguent les amarres et franchissent un cap qui les sépare définitivement du système dominant. Ils font le choix de « se séparer » de la majorité, de rompre avec la société, de ne plus se plier à ses lois et de ne plus reconnaître son autorité. La dissidence est une insurrection séditeuse, le plus souvent non violente. Elle implique une marginalisation consciente et la conquête d'espaces de liberté où faire croître le contre-modèle défendu. Avec leurs partisans, ces utopistes du réel se réfugient volontairement dans les marges, quand ils n'y sont pas contraints par la norme. Là, leur dynamique révolutionnaire se met en marche, débutant par l'adoption d'un mode de vie différent et s'achevant avec la construction de l'alternative sociétale. Cette édification implique que les rebelles concrétisent leurs rêves par eux-mêmes, en toute

autonomie. *Do it yourself*. Le territoire libéré où les désirs prennent vie matérialise le « bon lieu » tant recherché, il accueille l'utopie réalisée. Face aux prétentions universalistes du modèle dominant, il devient un bastion de la divergence, apportant la preuve que l'alternative est possible, que des modèles différents peuvent voir le jour et qu'ils sont viables. La naissance de ces contre-modèles se manifeste par l'émergence de ce que Theodore Roszak a nommé une « contre-culture ».

Le concept de « contre-culture » a été inventé en 1970 pour qualifier le vaste élan de contestation de la fin des années soixante, porté par les hippies, les beatniks, les militants pacifistes, les étudiants, la Nouvelle Gauche américaine, les activistes noirs, les écologistes, les féministes, etc. L'impulsion protestataire est alors générale et ébranle tous les cadres de la société traditionnelle. Aux avant-postes de la révolte, la jeunesse soutient un mouvement dont l'expression est extrêmement hétérogène. Dans cette diversité de causes, Theodore Roszak met en exergue l'existence d'une opposition coalisée contre l'autorité et les décisions prises par le pouvoir « technocratique », tenu par une minorité accaparante. La particularité de la contre-culture des *sixties* réside dans la généralisation des engagements, la lutte ne se limite plus au seul châssis politique, elle transcende tous les secteurs de la société en simultané. Par-delà les schémas classiques de contestation et derrière l'effet de mode, Theodore Roszak perçoit et met en évidence l'émergence de valeurs nouvelles, le développement d'un mode de vie différent, la popularité de philosophies et de spiritualités venues d'ailleurs. La jeunesse des *sixties* se cherche de nouveaux repères, elle rompt avec la tradition et les générations précédentes, pour mieux s'inventer sa propre culture, une « contre-culture », avec sa philosophie, ses valeurs, son identité, ses codes de langage, ses habitudes vestimentaires, son organisation sociale, ses croyances, ses rites... Le mouvement prend une forme particulière, distincte de la protestation habituelle. Plutôt qu'une simple opposition systématique à la société, cherchant

des solutions réformatrices, la dissidence des années soixante imagine un autre modèle complet. Elle façonne une alternative en adéquation avec ses principes. Refusant de s'accommoder ou de se résigner à l'ordre en place, cette minorité radicale manifeste sa volonté d'en finir avec lui et de lui substituer un système fondé sur des logiques de liberté, de gratuité, d'égalité, de solidarité et de pleine démocratie. La jeunesse aspire à l'édification d'un nouveau monde dans lequel elle se sent à sa place et sur lequel elle a prise. Le mouvement ne se résume pas à une opposition à la civilisation occidentale, il explore des voies inconnues et produit une réelle « contre- » culture. La contestation marque ainsi un pas de plus dans la voie de la rupture, faisant naître les germes de la sédition. Aux avant-postes, la frange la plus impliquée dépasse les cadres traditionnels de l'engagement. Elle ne se contente plus des sit-in, de la grève et des défilés classiques, elle mobilise l'art comme média. La musique, la poésie et le théâtre prennent une part active dans la revendication et participent pleinement à l'expression de la contre-culture. La véritable innovation de ce mouvement, qui le distingue des autres mécanismes de révolte, s'illustre par le renversement du schéma révolutionnaire classique: la destruction du système dominant n'est plus un préalable à l'établissement d'une société idéale. C'est, au contraire, la construction des alternatives dans le réel et le présent qui, en fournissant la preuve de leur viabilité, révéleront les contradictions de l'ordre établi et le feront vaciller. Le fondement de la contre-culture est intimement lié à cette volonté de faire sombrer le modèle régnant en le confrontant à une utopie concrétisée. La partie du mouvement la plus investie, qui ne se limite pas à l'effet de mode produit, fait le choix de vivre l'expérience utopique plutôt que de l'espérer. Pour cela, elle organise des communautés idéales, d'inspiration libertaire, micro-sociétés démontrant le potentiel de leurs projets. Littéralement, la « contre-culture » est à la fois une culture de l'opposition et une alternative à la culture dominante, bâtie dans les marges de la société. Plus qu'un concept intellectuel et artistique, la culture est ici comprise en son sens le plus large, celui de civilisation.

La jeunesse, lance Theodore Roszak, « trouve assez souvent son expression dans quelque symbole ou quelque chanson nébuleux, qui ne semblent dire rien de plus que : “Nous sommes à part... Nous sommes différents... Nous sommes hors d’atteinte des vieilles corruptions...” Certains ne se joignent à la troupe que pour un bref instant, le temps de participer à un combat précis : une révolte de campus, une manifestation contre la guerre ou le racisme. Certains ne font guère plus qu’élever une modeste protestation contre l’inhumanité de la technocratie¹ et rappeler qu’ils sont des êtres humains. D’autres, s’étant par désespoir coupés du conformisme social, n’ont d’autre solution que de suivre la route jusqu’à la Jérusalem rêvée. Aucune réforme, aucun “ajustement” mineur de ce qu’ils ont laissé derrière eux ne saurait les décider à faire demi-tour. Mais où est cette Jérusalem antitechnocratique – et à quoi ressemblera-t-elle ? Tout le long du chemin, on en parle beaucoup, les uns follement, les autres avec sagesse. Beaucoup savent seulement ce qu’elle ne doit pas être. Quelques-uns, plus lucides ont un sens aigu du point où la technocratie s’efface et où commence la Nouvelle Jérusalem : ce n’est pas au niveau d’une classe, d’un parti, d’une institution, mais plutôt au niveau non intellectuel de la personnalité d’où ces formes politiques et sociales procèdent. Ils comprennent – et beaucoup de ceux qui les suivent trouvent cette idée séduisante – que l’édification d’une “bonne” société n’est pas d’abord une tâche sociale, mais une tâche

1. Théodore Roszak définit la technocratie « comme une société où ceux qui gouvernent se justifient en appelant à des experts techniques qui, à leur tour, se justifient en appelant à la connaissance scientifique. Au-delà de l’autorité de la science, il n’y a plus d’appel possible. » (p. 21) Pour Roszak, la contre-culture apparaît en opposition frontale avec un État confiant le pouvoir à des spécialistes plutôt qu’au peuple. « Leur démarche [celle des experts] est celle d’hommes qui ont dépassé l’idéologie – et c’est ce qu’ils ont fait en ce qui concerne les idéologies traditionnelles. Ils sont simplement... des experts. Ils parlent de faits, de probabilités, de solutions pratiques. Leur politique est la technocratie, c’est-à-dire l’inlassable recherche de l’efficacité, de l’ordre d’un contrôle rationnel toujours plus étendu. » Theodore Roszak, *op. cit.*, p. 37.

spirituelle. Ce qui fait de la dissidence des jeunes un phénomène culturel plutôt qu'un simple mouvement politique, c'est qu'elle dépasse le plan idéologique pour atteindre celui de la conscience, s'efforçant de transformer notre conception la plus profonde du moi, d'autrui et de l'environnement¹. » La contre-culture se définit donc comme un mouvement de dissidence tentant de parvenir à l'établissement de l'utopie, de cette Nouvelle Jérusalem. Pour cela, ses représentants font fi des règles et des us, ils adoptent le mode de vie préconisé et instaurent leur idéal en vivant simplement sous son régime, comme s'il était déjà reconnu de tous. La contre-culture se manifeste ainsi par l'édification de microsociétés utopiques, dans les marges, où l'emprise de l'ordre dominant et de la « technocratie » est moins grande. Leurs habitants cherchent à y matérialiser leurs espoirs, sans les imposer aux autres. Agrégats de volontaires affranchis des règles et de l'autorité, ces communautés essaient et invitent la majorité à s'y rallier, à en généraliser les principes, finalité qui ferait perdre toute substance à la « norme » jusqu'ici combattue. Theodore Roszak précise, en des termes qui épousent la spiritualité poétique propre à cette époque, que la dissidence contre culturelle porte un regard différent sur le monde. Pour lui, l'adhésion au modèle qu'elle défend implique l'ouverture à « l'imagination visionnaire » : « le projet essentiel de notre contre-culture : proclamer un nouveau ciel et une nouvelle terre, si vastes, si merveilleux que les prétentions démesurées de la technique soient réduites à n'occuper dans la vie humaine qu'une place inférieure et marginale. Créer et répandre une telle conception de la vie n'implique rien de moins que l'acceptation de nous ouvrir à l'imagination visionnaire. Nous devons être prêts à soutenir ce qu'affirment des hommes tels que [William] Blake, à savoir que certains yeux ne voient pas le monde comme le voient le regard banal ou l'œil scientifique, mais le voient transformé, dans une lumière éclatante et, ce faisant, le voient tel qu'il est vraiment². »

1. Theodore Roszak, *Vers une contre-culture*, Stock, 1980, p. 67-68.

2. *Ibid*, p. 266.

Bien qu'identifié dans le cadre particulier de la protestation des années soixante, le concept de contre-culture ne s'applique pas à cette seule période pour autant. Il peut être transposé à d'autres contextes, à d'autres mouvements, semblables par la forme ou la dynamique. À travers l'histoire, de nombreux mouvements de dissidence se sont appliqués à faire naître des contre-modèles, à les concrétiser sous forme de microsociétés indépendantes. Des pirates informatiques du ^{xxi} siècle à ceux des Caraïbes du ^{xvii} siècle, des beatniks et hippies des années soixante aux libertins de la Renaissance, des punks londoniens aux premiers philosophes anarchistes de l'Antiquité... les dissidents utopistes sont légion et leurs représentants se font entendre à diverses époques, dans toutes les aires culturelles du monde. Tendances d'ensemble ou groupes isolés, ils ont su s'imposer en sollicitant toutes les marges, géographiques comme sociales, et sans craindre, quelques fois, d'user de violence. Certains mouvements ont eu recours aux armes pour se défendre ou lancer des attaques contre un ordre établi jugeant leurs expériences illégales. De fait, leurs partisans refusent de se soumettre à des lois qu'ils ne reconnaissent plus. Séditieux, ils vivent sous de nouvelles règles, choisies, celles des communautés qu'ils ont bâties ou rejointes ; elles sont le seul cadre qu'ils jugent légitime. Cette situation crée une tension, source de conflits entre la norme et la déviance, conduisant invariablement à la disparition de l'utopie, qui succombe à la répression. D'autres schémas de disparition s'observent. L'idéal peut être absorbé ou maintenu dans une légalité contrôlée, dans un espace restreint de liberté consentie. Il est alors digéré par la masse et l'ordre qu'il a fui. Il perd en substance, abandonne son essence subversive et se désagrège par intégration. Il se résume alors à un simple effet de mode, illustration de sa reconquête par la norme. Dans certains cas, il peut également dégénérer en reproduisant le schéma combattu ou en mutant, sous l'effet d'une idéologie, jusqu'à incarner une dystopie niant les principes libertaires à l'origine du souhait contre-culturel. Si quelques expériences sombrent faute de renouvellement démographique ou à la suite d'un constat d'échec,

la plupart cherchent à se maintenir dans la durée et à construire un contre-modèle durable. Malgré cette volonté, à ce jour, les utopies contre-culturelles demeurent éphémères, elles se rapprochent en cela de ce que l'écrivain libertaire Hakim Bey nomme les « zones d'autonomie temporaires » (TAZ). Il définit la TAZ « comme une insurrection sans engagement direct contre l'État, une opération de guérilla qui libère une zone (de terrain, de temps, d'imagination) puis se dissout, avant que l'État ne l'écrase, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace ». La dissidence utopique épouse les traits généraux de la TAZ: rupture avec l'ordre traditionnel et l'État, sans confrontation directe, libération d'espaces dans les marges, fondation de microsociétés autonomes sous forme de communautés intentionnelles¹, construction de l'alternative au présent, régénération et migration à différents époques et lieux de l'histoire. Elle se démarque toutefois de ce concept par la recherche de sa pérennité, à l'inverse des TAZs, qui semblent caractérisées par une durée de vie plus ou moins volontairement temporaire. Les expériences contre-culturelles refusent le plus souvent de s'éteindre avant l'intervention étatique. Les communards du XIX^e siècle, les pirates des mers du Sud, les *dissenters* anglais, les hérétiques médiévaux, tous convaincus et déterminés dans leur engagement, ont résisté jusqu'à succomber sous les coups de la répression. Quant aux hippies radicaux, aux punks engagés, aux beatniks, aux zazous, aux artistes de la bohème parisienne, ils ont été massivement intégrés à la norme, pour l'essentiel, victimes de l'effet de mode. D'une certaine façon, il serait donc plus juste de percevoir la « zone d'autonomie permanente » comme la finalité véritable de l'utopie contre-culturelle.

La contestation des années soixante a permis de théoriser la notion de contre-culture, mais son concept est transposable à de nombreux « moments » de l'histoire. Et, bien que les dissidences et

1. La communauté intentionnelle se distingue des autres formes d'implantation humaine par la volonté des membres de s'installer ensemble, en petit groupe et en retrait de la société.

leurs « zones d'autonomie » soient extrêmement variées, certains points communs apparaissent : dans leur commune volonté de bâtir leurs utopies au présent, dans leurs procédés, dans certains traits fondateurs, certaines valeurs ou ambitions. Le caractère intensément libertaire de la contre-culture se retrouve par exemple dans de nombreuses expériences à travers les siècles : des hippies des années soixante aux poètes subversifs persans du Moyen-Âge, en passant par les pirates caribéens du XVIII^e siècle. Malgré l'apparente discontinuité des différents mouvements, la fréquence et le nombre des ressemblances questionnent les liens profonds susceptibles d'unir les épisodes contre-culturels. La proximité de certains, notamment au XX^e siècle, interroge sur l'étroitesse des relations sur le long terme. Les hacktivistes de l'actuelle cyber-(contre)culture défendent des valeurs de gratuité, de liberté et de partage déjà portées en étendard par les raveurs, les punks ou les hippies. La dissidence contre-culturelle est une lame de fond qui traverse les époques. Ses racines sont nombreuses et plongent profondément dans le passé, convergeant chaque fois vers des mouvements plus anciens. Les référents sont plus ou moins directs, mais permettent de dessiner les contours d'une tradition de la dissidence, voire, quelques fois d'une véritable lignée, d'une chaîne continue. Ainsi, on peut observer que la contestation des *sixties* a nourri les élans qui lui ont succédé, des punks aux hackers ; tout comme elle a elle-même puisé dans ses prédécesseurs : beatniks, situationnistes, surréalistes, bohèmes, s'inspirant même parfois d'expériences tirées d'un passé beaucoup plus lointain.

Comme la TAZ, la dissidence contre-culturelle semble toujours être l'émanation d'un même souffle, disparaissant ici pour reparaitre là. S'inspirant toujours de son expérience passée, elle se réincarne à travers l'histoire et les lieux, empruntant chaque fois un visage nouveau, sur lequel se distinguent encore les traits antérieurs. On la reconnaît ainsi sous différents masques. Celui du hacker et de certains pirates du Net, luttant pour faire vivre une utopie sans frontières, dans les mondes virtuels du cyber-espace. Celui des

Indignés, combattant le système capitaliste impérialiste en défrichant des voies de développement altermondialistes, improvisant un village parallèle jusque sous les fenêtres de Wall Street. Celui des free raveurs prêtant vie à des communautés nomades, s'installant autour de leurs sound-systems, niant les contraintes extérieures et repoussant les limites au nom de la fête. Celui des punks qui, dans leurs squats urbains de Londres et d'ailleurs, ont rejeté le mode de vie vendu par la publicité et l'éducation, et réinventé le concept de liberté par l'autonomie. Celui des hippies, bâtisseurs de communautés rurales, qui ont cherché à se défaire de l'emprise du schéma paternel et renouer avec la nature. Celui des beatniks et des auteurs de la lost generation, des artistes bohèmes des *coffee-houses* du New York des années trente et cinquante ou des cabarets parisiens du XIX^e siècle, celui des dadas, surréalistes et autres situs qui ont inventé un mode de vie où l'art, la jouissance et l'affirmation de soi sont les seuls objectifs de l'existence. Celui des provos, des rockers, des mods, des zazous, des zooters, de tous les jeunes qui se sont détachés de la norme pour afficher leurs différences, contre la loi et les traditions. La contre-culture est aussi visible sur le visage des communards du Paris insurrectionnel de 1871, qui ont pris le pouvoir depuis les bas-quartiers de la capitale française, pour y réinventer l'idée même de République. Elle est présente sur les visages des philosophes et socialistes utopiques, qui se sont lancés à la recherche de terres promises, susceptibles d'accueillir des fantasmes conjuguant progrès et respect de l'homme; sur le visage des transcendantalistes et anarchistes américains qui ont pris part aux projets des philosophes, fondé leurs propres communautés autonomes ou vécu seuls, plus proches de leurs individualités et des grands espaces. La contre-culture est également reconnaissable sous les traits de certains pionniers de la conquête de l'Ouest, de trappeurs, « coureurs des bois », bûcherons et chercheurs d'or, de certains errants, persécutés du XIX^e siècle, qui ont imaginé et prêté vie à leurs propres modèles de société, au bout de routes semées d'embûches, dans des lieux sauvages et reculés, mus par les rêves de richesse autant que par l'idéal de liberté. Si elle se

manifeste au travers de quelques héros du « banditisme social », elle n'a rien de commun avec les mafias et les gangs. C'est encore la contre-culture qui se cache derrière le cruel sourire des pirates, boucaniers et flibustiers, habitants des utopies battant pavillon noir, qui ont fondé des communautés maritimes, et qui, à bord de leurs navires, ont pillé et combattu le système marchand et étatique au nom de la liberté et de l'égalité des frères de la côte. Cette cause donne toute sa légitimité à l'idéal et détermine la nature même de la contre-culture qui, parfois amenée à prendre les armes, se dissocie formellement de toute entreprise terroriste. Elle est présente sur la mine déterminée de certains révolutionnaires anglais, français et américains, qui ont mis en application les principes qui les ont conduits à entrer en conflit avec l'ordre qui les a enfantés, développant une culture nouvelle, renversée, à l'image de celle des sans-culottes parisiens. Elle se bat parmi nombre de paysans et villageois qui, durant tout le Moyen-Âge, se sont révoltés contre les seigneurs et les rois, les Églises et les prédicateurs, n'hésitant pas à entreprendre la construction de la Nouvelle Jérusalem, celle-là même qu'évoque Théodore Roszak. Sous le masque des diggers et levellers, des hussites et des lollards, des Rustauds et des Jacques, se révèle souvent l'esprit de la contre-culture. Son souffle anime également les hérétiques de bien des horizons, cathares, vaudois, fraticelles, bégards ou frères du Libre-Esprit, qui n'hésitent pas à fonder des communautés autonomes pour vivre selon les préceptes de leurs propres croyances, souvent strictes et autoritaires, parfois libertaires et hédonistes. Il faut remonter toujours plus loin dans le temps pour identifier les premières vies de la contre-culture, jusqu'à la plus Haute Antiquité, où elle emprunte le visage hirsute de la barbarie. Polymorphe, elle arbore également la barbe du philosophe, inspirant cyniques et orphiques, cyrénaïques et épicuriens, lorsqu'elle ne se présente pas sous les traits d'une divinité sauvage et incontrôlable comme Pan ou Dionysos. Les racines de la contre-culture plongent profondément, jusque dans le plus lointain fonds de la culture occidentale, jusque dans les mythes fondateurs de la civilisation dont elle est une partie.

Ce livre, qui ne prétend nullement à l'exhaustivité, est un voyage dans le temps, qui se propose de remonter, en saut de puce, les fils noueux, fragiles et parfois brisés de cette tradition. Ce cabotage historique évoquera, à rebours, les grandes expériences utopiques qui ont marqué la conscience collective, des Anonymous au titan Prométhée, héros fondateur de la dissidence.